

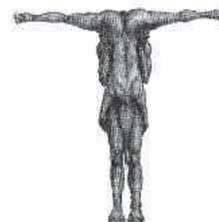
gens du quartier à venir à la manif. Je me retrouve devant un premier jet que je trouve plate, moral, dans le fond, on appelait les gens à se mobiliser du genre « c'est notre devoir, parce que les étudiants ont besoin de nous », mais sans faire le lien, moi j'aurais envie de mobiliser, je sais pas moi, c'est pas parce qu'on me demande moralement de me bouger que je me bouge les fesses, au contraire, je suis anarchiste et je me pose systématiquement la question de pourquoi on me demande de faire des choses.

Moi, ce qui m'importe c'est qu'est ce qu'il se passe dans mon quartier, la gentrification, le pouvoir municipal essaye systématiquement de modifier le paysage urbain pour mieux contrôler, pourquoi est ce que ça ne rentre pas dans le même genre de volonté de contrôle que l'État ? De l'expliquer sans que ce soit une grosse analyse marxiste ou anti-capitaliste, si on est capable de se poser les questions de qu'est-ce qui fait que moi là, mon expérience, je me bouge les fesses, comment j'amène ça aux gens sans que ce soit rigide. Et donc je me heurte souvent aux gens quand j'amène ces questions-là parce que ça fait peur de se demander ce qu'on veut vraiment et ce pour quoi on bouge ! Parce qu'aussi ce n'est pas si rationnel que ça, admettre que ce n'est pas si rationnel que ça c'est se reposer la question de la cohérence, de pourquoi on agit. C'est angoissant d'amener ces questions-là dans des structures aussi rigides, dans les endroits où les gens sont plutôt prêts à reproduire certains types d'organisation entre eux, qui ne se posent jamais les questions entre eux de savoir quelles sont leurs dynamiques, leurs rapports de pouvoir, et comment ça joue sur ce qu'ils font, sur comment ils s'organisent et aussi sur ce qu'ils écrivent. Et c'est sûr que là on touche à des sensibilités, à des choses auxquelles les gens ne préfèrent pas réfléchir. Jusqu'à quel point le système dans lequel on vit on le reproduit dans notre incapacité à nommer ces désirs-là parce qu'ils sortent des cadres, ils sortent des normes mêmes qu'on crée nous-mêmes dans nos propres groupes, ce sont des freins à la révolution et à la création. Mais ce que je remarque quand même de plus en plus, par rapport aux dernières années, c'est que les gens ont de plus en plus envie de discuter de ces choses-là, parce qu'on a tous ces espaces-là où ça devient possible d'en parler sans mettre en cause notre réputation !

Mille rencontres

De la nudité au masque

Andréann C.



U ME REGARDES ET JE ME PERMETS DE TREMBLER devant toi. C'est juste que tu ne le vois pas. C'est pas qu'il n'y a aucun signe sur ma peau comme une infime chair de poule, un sillon qui se creuse quelque part autour de mes paupières ou aux commissures de mes lèvres. Comme mes yeux cherchent les tiens quand on se parle, mais fuyant dès qu'ils se croisent. C'est juste que je ne sais plus faire autrement. Je ne sais plus comment être moins subtile, je suis complètement terrorisée à l'idée de faire vivre le désir autrement qu'en ces endroits-là.

Parce que quand je le fais, le lendemain je cherche à oublier. Oublier le désir qui m'enivre chaque fois que je bois par exemple, celui qui veut tout dévaster sur son passage, qui veut prendre tout l'espace, les regards, l'attention, la répartie. L'oublier parce que j'ai honte, je me sens reprendre mon rôle de femme, de celle qui épate la galerie, qui flatte son ego, qui cherche à attirer plutôt qu'à rencontrer.

Dans un cas comme dans l'autre, ou sur absolument toutes les variantes de mon corps agissant lorsqu'il désire, il y a tremblements. Certains peuvent faire décoller des plaques tectoniques et me projeter à des endroits fabuleux, alors que d'autres peuvent me clouer sur place, mon corps livré à lui-même, aux abois. Dans un cas comme dans l'autre, il y a nécessairement preuve que je suis vivante.

*Pour un instant j'ai oublié mon nom
Ça m'a permis enfin d'écrire cette chanson¹*

Je voudrais voir les idées circuler constamment, être prises pendant un moment puis déplacées et aller vers d'autres qui les reprendront, les transformeront, en feront des cocktails molotov, des poèmes ou des bombes sexuelles.

*Pour un instant, j'ai retourné mon miroir
Ça m'a permis enfin de mieux me voir*

Les désirs, pareil, comme les idées. Je voudrais qu'ils débordent et se renouvellent constamment, renaissent sous d'autres formes et créent d'autres relations entre nous. Pourtant, je suis constamment scindée en deux par ceux qui surgissent dans ma tête, tellement parfois je les trouve banals.

DÉSIRER : famille du lat. *sidus, sideris* « constellation », auquel se rattachent (1) *sideralis* « qui concerne les astres » (2) *siderari*, « subir l'action funeste d'un astre », « être frappé de paralysie » (3) *considerare* « examiner avec attention », sans doute à l'origine terme de la langue augurale ou marine (4) *desiderare*, formé sans doute sur *considerare*, à l'origine « cesser de voir », « constater l'absence de », d'où « chercher, désirer ».

Je remarque que certaines configurations ne nous aident pas. Si nous avons tous et toutes en nous un flic, un politicien, un financier, un pharmacologue, alors à tout moment, dès qu'on essaie de s'en débarrasser, ils se dressent en nous, au détour d'une belle ruelle que l'on croyait faite pour passer inaperçue. Surtout la nuit, quand les chats sont gris, dans ces moments où nous éprouvons un peu de ce que serait la liberté si on la vivait en entier.

1. Le poème en italique, décliné tout au long du texte, est une chanson d'Harmonium, groupe de musique québécois, qui s'intitule *Pour un instant*, trouvable sur l'album *Harmonium*.



Illustration : Marcos Carrasquer, *Clairière*, huile sur toile, 146 x 184 cm, 2010

Ainsi, on ne goûte jamais complètement la liberté, car subsiste toujours la terreur de la voir s'effondrer. Pourrait-on dire, à partir de là, que les désirs, emprisonnés dans ce contexte, se débattent et deviennent difficiles à partager ?

Les figures du capital et du patriarcat qui sommeillent en nous captent nos désirs et tentent toujours de les conformer à leur but : la reproduction du monde misérable dans lequel nous vivons. Personne n'y échappe. Dans ce contexte, c'est l'étymologie (4) qui est retenue par ces pouvoirs, à cause de sa capacité à nous faire ressentir le manque qu'eux-mêmes nous offrent de combler, avec leurs images prêtes-à-rêver. Nous cherchons plutôt à nous inspirer des origines (1), (2) et (3).

Illustration : Marcos Carrasquer, *History painting*, huile sur bois, 45 x 52 cm, 2005

Je pense à un capteur de rêve, dont les fils obéissent à des lois qui ne sont pas raisonnables. Leur direction semble chaotique puisqu'elle n'est pas ordonnée, les fils ne sont pas parallèles ou coupés à angles droits, leur tissu n'est pas fait d'un matériau transformé vingt fois pour créer un type de nylon supralisse ou de tressage microserré. Et pourtant, le capteur attrape seulement les mauvais rêves et les premières lueurs du jour les détruisent.

Nous avons dans la tête des filtres carrés comme un financier, obtus comme un politicien, rétrécis comme un pharmacologue, en rangées bien droites, comme les flics. Ça crée des désirs qui se séparent dans ces corridors étroits et blancs. Des désirs propres comme la pornographie, même la plus *hard*, et je ne parle pas des fluides qui s'échangent ou de positions et d'effets dégradants, mais

de leur fonction. Un désir propre qui nous maintient dans des rôles propres, des rôles acceptés par nos maîtres, éculés, joués milles fois comme un Molière présenté à des petits-bourgeois qui se gargarisent en se frappant la panse et en rigolant très fort pendant que leurs femmes à côté rient avec leur main devant la bouche, prudes, alors que tout le monde sait que ces gens baisent, mais quand ils le font c'est avec la lumière fermée, le mari par-derrière ou ils se chient dessus en privé, et le problème n'est pas le fait que la femme soit à genou en levrette ou la marde elle-même, c'est autre chose que je cherche à saisir dans cette image. C'est ce qui se joue en dessous d'eux, les monstres cachés sous le lit qui les observent en se frottant les mains, c'est ce qu'on ne voit pas parce qu'ils recréent une image qu'on connaît trop bien. En fait, ce que l'image ne montre pas, c'est que bon sang les amants ne se touchent pas, ne se regardent pas dans les yeux, ne s'arrêtent pas en plein milieu de l'amour pour le constater, pour le consentir et vérifier le plaisir des gestes, trop peur, peur de l'intensité, d'admettre que le moment est un parmi d'autres et donc qu'il faut le marquer, d'une façon ou d'une autre, et puis coller nos corps ensemble après, accepter la fragilité de l'autre malgré la douleur de la séparation du lendemain. La reprise inévitable de la vie avec soi.

*Sans m'arrêter, j'ai foncé dans le noir
Pris comme un loup qui n'a plus d'espoir*

Il y a eu des assemblées dans mon quartier. Elles ne sont pas mortes, mais j'ai raté la dernière. Je suis allée à quatre d'entre elles. J'y ai participé avec l'espèce de ballot que je traîne toujours derrière moi, le ballot contenant mes souvenirs de travail en groupe. C'est si difficile vivre à plusieurs, peu importe ce que c'est cette vie. Seule, je me sens moins conne, je me sens moins incapable, je me sens moins accaparante, bref, je me sens moins. Je peux respirer. Me concentrer. Procrastiner. Chanter. En groupe, j'ai trop souvent besoin de chercher une façon d'acquérir du pouvoir, du contrôle sur les situations, parce qu'on devient si facilement rien alors que d'autres semblent être quelque chose, et *pourquoi lui plutôt que moi ?* Alors tranquillement s'installent des codes, des passages à travers lesquels on peut passer pour avoir l'illusion de ne pas être transparent.es. Celles et ceux qui ne maîtrisent pas ces codes semblent condamnés à l'oubli social.

Certain.es ont créé des structures pour empêcher les uns de prendre le pouvoir sur d'autres. Les assemblées viennent du milieu du travail, elles sont utilisées par les syndicats pour créer cette égalité, et ces procédures représentent une volonté de prendre des décisions à plusieurs centaines de personnes égales, ça c'est la démocratie directe. Quand on y pense bien, malgré toutes ses bonnes intentions, cette volonté est d'origine gestionnaire. On veut gérer une égalité qui n'existe pas dans les faits. Qu'est-ce donc alors qu'on se retrouve à gérer ?

Disons que la ville est un terrain de jeu sur lequel il y a la vie en collectif. Du moins, on peut dire qu'il y a beaucoup de monde. On y trouve une certaine densité de gens qui se côtoient. L'urbanisme y est apparu comme *discipline* pour *planifier* le développement humain en milieu où beaucoup de gens vivent. Les riches se sont installés sur l'altitude la plus élevée et près des cours d'eau. Les pauvres, près des usines, là où il y avait du travail. Ainsi, les constructions se faisaient rapidement, sans penser à l'avenir seulement au présent où il fallait nous loger pour produire, produire, produire. Mais il faut aussi consommer, alors il y a besoin d'artères commerciales, invitantes, où les gens peuvent déambuler lors de leurs journées de congé et acheter des produits de la production. Des parcs pour qu'ils puissent *se reposer*. Chaque espace ainsi créé remplit une fonction qui *fait du sens* dans le système qui investit dans leur construction, qui fait du sens parce qu'il invite à faire rouler ce qui fait rouler le système. Circulation, séparation, repos. Repos, circulation, séparation. Séparation, repos, circulation. Peu importe comment on inverse les actions, nulle part la rencontre ne semble exister.

Mais où peut bien être la rencontre ? Elle seule, sans fard ni uniforme ni écran ni échange d'argent, elle seule ne fait pas de sens pour le système. C'est tant mieux. Parce que pour renverser ce monde et changer le cours de nos histoires, nous n'avons pas vraiment le choix de *ne pas faire de sens*. C'est une invitation à la rencontre. Rencontre de soi devant un miroir, nu.e. Rencontre de soi devant une ligne de flics, sur la rue. Rencontre de l'autre dans mon lit, nu.e. Rencontre de l'autre dans l'action, masquée.

Mais à mi-chemin entre la rue et le lit, comment on fait ? C'est l'assemblée. Pour être honnête, pour le moment c'est comme avec

les deux autres... Je ne sais pas quoi faire d'elle. Gérer et planifier sont des outils alléchants puisqu'ils sont rassurants, mais le système les connaît trop bien, ce sont même ses fétiches, il y a des experts et si je doute de leur capacité à planifier le destin du monde capitaliste, je ne doute pas de leur capacité à comprendre le langage et les méthodes découlant de telles pratiques.

Ce dont le système ne peut se saisir rapidement, c'est le pouvoir de ces armes lorsqu'elles sont utilisées par un bon nombre de gens qui se concertent. Ça nous laisse une marge de manœuvre le temps qu'ils comprennent. Mais une fois qu'ils nous ont *catché.es*, ils nous crissent des élections en pleine face ou tout autre dispositif appelant à notre devoir citoyen, et pouf ! La grève se meurt.

J'essaie de comprendre comment les désirs peuvent jouer dans nos échecs et dans nos victoires. Je fais reposer nos échecs sur le fait d'être prévisibles pour nos ennemis, qui craignent toute entropie qui ne vient pas d'eux-mêmes. Revenons à notre étymologie. J'aimerais sortir de la (2) – la paralysie. La (1) et la (3) me semblent être de bonnes pistes. Une constellation de gens – nous, des astres – qui examinent avec attention. J'essaie de voir la nécessité du vote et de la tranche, je ne la vois pas. Discuter, toujours. Longtemps. De tout. Groupes de discussions. Création de matériel de discussion. Inspiration pour des actions, pour des orientations. Le vote est important dans la mesure où il est un prétexte à ces discussions. Mais il n'est pas une fin en soi, un couteau qui tranche ce que toutes et tous devraient faire. Il ne devrait pas être ce qui sert à l'ennemi pour nous identifier et nous prévoir. Et lorsque nous rabattons tout sur le vote, l'assemblée devient plate. Elle ne sert qu'aux expressions de différentes tendances, tant pis pour celles et ceux qui n'en ont pas de bien définies.

Notre incapacité à contrer l'ennui, la gestion et la planification qui semblent naître à différents degrés dans toute lutte et tout quotidien, cette incapacité me semble un frein à la révolution.

L'ennui est un état à fuir à tout prix, il nous endort, nous rend moins alertes, moins vives et vifs d'esprit et de corps. Il nous rend vulnérables à l'ennemi, c'est une arme qu'il a fabriquée à laquelle

succomber nous coûte très cher. Nous carburons aux désirs, alors si les structures et les procédures ne sont pas là pour les faire vivre, les nommer, les créer, arrêtons de nous poser la question « Comment rejoindre les gens ? ». Nous sommes les gens, et nous voulons tout. Un désir nommé mille fois perd de sa puissance, alors arrêtons d'écrire pareil, comme avant. Un désir est éphémère, alors arrêtons de se fermer les yeux à la fragilité de tout ce qu'on bâtit.

*J'ai perdu mon temps, à gagner du temps
J'ai besoin de me trouver, une histoire à me conter*

J'ai vu des structures contraignantes se mettre en place. Des gens qui accordaient plus d'importance aux positions de principes plutôt qu'à ce qu'on choisit de faire ensemble, et si les principes importent, je suis d'avis qu'on doit les découvrir au moyen d'actions. Pour certain.es, prendre position verbalement nous oblige à prendre position physiquement, je ne vois pas en quoi l'un vient avec l'autre. Il y a des limites à franchir entre ces états. J'en nommerai deux : la honte et la peur.

Cette paire m'intrigue particulièrement puisque je sens qu'elle a une énorme influence sur nos désirs. En fait, pour être plus précise, je pense qu'elles sont des canaux de choix pour nous empêcher de déborder. Je pense qu'elles sont à l'origine de notre habitude de nous cacher derrière certains comportements, pour tolérer la violence de la vie en groupe notamment. Les structures contraignantes ne sont qu'une matérialisation parmi d'autres pour contrer ces sensations.

Les désirs se nourrissent de toutes nos sensations. Ce sont les bêtes les plus voraces que j'ai eu l'occasion de croiser. Ils m'intéressent parce que je suis convaincue qu'ils contiennent nos possibilités de révolte. Mais perdre le sens qu'on nous donne gentiment à la naissance est une aventure qui n'est pas sans risques.

En électricité, la puissance est le résultat équivalent de la tension multipliée par l'intensité du courant. L'intensité, on comprend. Pour être un peu plus claire, la tension correspond à l'échange de

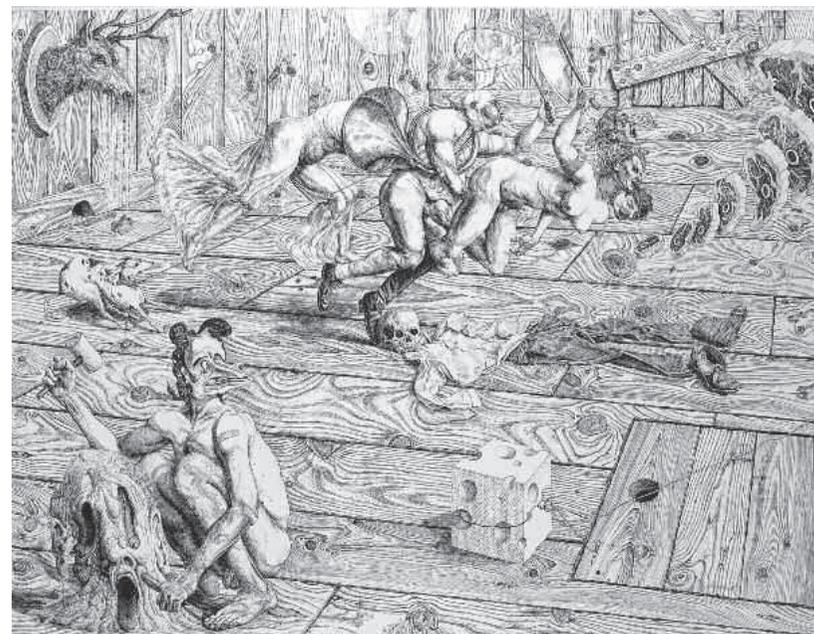


Illustration : Marcos Carrasquer, *Ceniza*, encre sur papier, 120 x 160 cm, 2010

l'énergie électrique entre deux pôles, échange calculé en multipliant la résistance du matériau avec l'intensité du courant qui le traverse. Ainsi, la tension dépend de l'équilibre entre la résistance et l'intensité. Admettons un fil dont la résistance est de 0 ohm (supraconducteur), traversé par une intensité de 15 ampères. La tension sera de 0 volt. C'est donc dire qu'un matériau a besoin de résistance pour produire une tension intéressante.

Il y a plusieurs tensions sur un même champ électrique. On les nomme différences de potentiel. On pourrait dire que le potentiel du champ dépend des différentes tensions qui le traversent. Lorsqu'on veut le contrôler, on fait voyager le courant électrique entre des bornes, par convention c'est du positif vers le négatif, mais les électrons circulent plutôt du pôle négatif vers le pôle positif. Aussi, sa stabilité varie selon le matériau qui le transporte, selon sa fréquence, selon la qualité de la machine que lui a construit l'être humain, etc.

Mettons que le désir, c'est le champ électrique. Les bornes sont la raison (il faut savoir qu'elles aussi conduisent l'électricité). Ainsi, la raison serait vue comme un objet fixe qui reçoit et retransmet le désir, *parmi un tas d'autres choses*. Il y a des générateurs qui créent un courant électrique et le transmettent. Il y a les transformateurs qui augmentent sa puissance. Etc.

Mettons que la révolution, c'est un nombre incroyable d'explosions. Ça vous *allume* ?

Un arc électrique survient lorsque les atomes ou les molécules d'une matière *isolante* (résistance infinie) perdent ou gagnent des charges, les transformant en ions, elles ne sont soudainement plus neutres (et perdent ainsi leur propriété isolante). Les étincelles ou les éclairs sont des arcs électriques. Si l'arc se produit à un endroit où il y a une tension assez élevée, due à un bris où s'accumulent les charges par exemple, augmentant l'intensité du courant, la chaleur devient tellement intense que la boule de feu finit par brûler tout ce qui la nourrit, causant une déflagration.

L'arc ne survit pas à sa puissance, mais peut causer des dommages énormes autour de lui. Et le courant, lui, ne meurt pas tant qu'on n'éteint pas sa source.

Les fusibles existent pour court-circuiter un courant avant qu'il ne surcharge le matériau qui le transporte. Un mauvais conducteur a beaucoup de chances de ne pas pouvoir transporter le courant, et un conducteur qui n'est pas alimenté finit par tomber à plat, comme une batterie sans alternateur ni moteur.

*Pour un instant, j'ai respiré très fort
Ça m'a permis de visiter mon corps*

Nous, les êtres vivants, portons des matériaux qui conduisent. L'eau est le plus connu. En fait, nous produisons et profitons nous-mêmes de l'électricité, via nerfs et cerveau, muscles et cœurs, sang, peau. Même les os.

Partout en nous. Les désirs nous traversent de toute part, et ne pas aborder cette partie de nous nous rend aveugles à tout ce qui

ne se dit pas et qui se joue pourtant entre nous, parce que si nous transportons les désirs nous les conduisons aussi. Parler de la sexualité comme des pratiques en soi, en les détachant des fantasmes qui l'ont créée à l'origine, nous éloigne de ce que nous pouvons utiliser en elle pour penser la révolution. C'est pourquoi c'est si facile pour elle de reproduire différentes normes de comportements, et être anarchistes, féministes ou queers ne nous garantit ni une sexualité qui défie les normes patriarcales ni une pratique qui mène vers la révolution.

Être aveugle à ce qui ne se dit pas rend inapte à le transformer, et finalement même à le générer. Et si nous sommes colonisés jusque dans notre lit, alors notre révolution n'est pas seulement affaire de structures et de lois à abattre, elle est aussi affaire de baisers et de tendresse à construire. Elle est affaire de présence et de transmission, de complicité et d'explosions.

*Des inconnus vivent en roi chez moi
Moi qui avais accepté leurs lois*

Plus haut, j'ai dit la honte et la peur. Ceux-là peuvent être des matériaux conducteurs de désirs. Ce sont juste des matériaux nuls, à chier. Mais les désirs sont au moins la preuve du vivant, ainsi j'essaie tant bien que mal de m'attaquer à la honte et à la peur plutôt qu'au désir lui-même. Mon attaque ne prend pas une forme morale. J'aime le courant, je veux juste le court-circuiter afin qu'il passe ailleurs parfois, qu'il ait assez d'intensité et de tension pour augmenter sa puissance. Je veux poser des générateurs et des transformateurs partout. Et parfois, je veux briser le champ électrique et créer des arcs, des boules de feu qui consumeront leur propre énergie et causeront des déflagrations.

Si mon désir passe par la peur, alors je ne pourrai pas le montrer, le faire vivre, je ne pourrai peut-être même pas le fantasmer. Ça crée la honte, et celle-ci enfouit les désirs ou les rend tout petits, tellement petits qu'on finit par se considérer comme tel, on a peur de toucher, de se dépasser, *d'en parler*, on emprunte les chemins qu'on connaît et on n'évolue pas, parce qu'on n'ose pas. On perd notre audace, notre imagination, notre goût de la confrontation avec l'autre dans ce qu'il peut nous apporter à nous-mêmes, dans la création.

Illustration : Marcos Carrasquer, *Gream*, encre sur papier, 120 x 160 cm, 2009

Les désirs sont des clés qui nous ouvrent à l'imaginaire d'un autre. On pourrait me dire que si elles nous mènent là où on veut on se fout bien de quoi ces désirs sont faits, mais des autoroutes c'est affreux. Je les emprunte souvent pour aller ailleurs et ça ne m'empêche pas de passer des bons moments sur la route, avec de la musique et des rires, mais ça ne m'empêche pas non plus de me demander à quel point la route serait différente si elle n'était pas faite de béton et que je ne la parcourais pas en voiture. Et si la route n'était pas faite de béton, peut-être qu'au lieu de passer par Baie-Comeau pour aller dans le Nord je passerais en vélo par la Forêt des Vieilles Tours Électrique. *J'ai vu la Baie des Ruines de Pâtes et Papier*, et je dirais encore *l'eau était magnifique* mais je ne dirais plus mon malaise profond de voir des Wal-Mardes² et des M jaunes partout. Autrement dit, ces chemins-là ne nous mènent jamais vraiment là où on veut. Il y a toujours, quelque part, le moment désagréable où on doit *payer* ce qui existe, que

2. Jeu de mot formé à partir du nom d'un supermarché canadien (N.D.L.R.).

ce soit en argent, en risques ou en profondeur lorsque je t'effleure la peau. Payer diminue notre puissance, c'est un *resistor* trop efficace.

Les plus beaux moments de notre assemblée se vivent lorsque nous échangeons à plus de 10, 25, 50 personnes sur un même sujet en nous adressant à nous-mêmes, et pas à une présidence. Quand nous comprenons ce que d'autres veulent dire, même si nous ne sommes pas complètement d'accord. Cela se fait lorsque le désir des personnes présentes est la mise en commun de nos réflexions, lorsque l'intérêt est le partage de nos désirs par la voie de la réflexion oui, mais pas la volonté d'écraser ceux des autres avec les nôtres, sous prétexte que la raison qui les borne est plus raisonnable que celle des autres.

*J'ai perdu mon temps, à gagner du temps
J'ai besoin de me trouver, une histoire à me conter*

Mon but est d'empêcher tout système de se reproduire tel qu'il est né, puisque dans sa volonté de copie, inévitablement, il devient autoritaire et fasciste. Rien n'est éternel et je peux entrevoir la fin du règne humain sur cette planète. Une copie n'est jamais qu'une copie, ce n'est pas l'original et autant la reconnaître dans le fait qu'étant copie, nous pouvons la modifier comme nous la voulons. Ce faisant, elle devient un nouvel original, et parfois se détruit en cours de route. Voilà une définition possible de la création, en tant que création du possible.

*Pour un instant j'ai oublié mon nom
Ça m'a permis enfin d'écrire cette chanson*

Quelles étaient les différentes sources qui alimentaient les désirs durant la grève ? Les générateurs, les transformateurs, les alternateurs ou les distributeurs ? Quels gradateurs modulaient ces désirs ?

Il y en avait tout un tas de ces trucs, mille au moins pour chaque gréviste, et qu'est-ce que c'est que ces dispositifs qui réussissent à fermer le courant qui alimente ces désirs ? Qui réussissent à faire résister la réalité à nos désirs ?

Nous devons connaître nos désirs pour pouvoir identifier les réponses du capital à ces désirs, ou mieux, nous devons savoir d'où ils viennent pour en déplacer la source le temps venu, juste avant que leurs agent.es ne la trouvent et appuient sur l'interrupteur, changer de chemin sans cesse pour éviter les fusibles laissés un peu partout, dangereusement, par le pouvoir. Ne pas utiliser les appareils gracieusement offerts sur notre route, les contourner plutôt ou les rendre inutilisables, ou mieux, trouver ce qui les relie au pouvoir et couper le courant nous-mêmes, pour le rebrancher ailleurs.

Après la grève, le travail. Les deux sont un moment où nous avons conscience de notre existence, la première puisqu'elle se heurte à ce qui ne veut pas qu'elle existe, le second parce qu'il nous donne l'occasion de nous mesurer à la nature, aux éléments, du moins à quelque chose. Mais de l'école à la coupe du bois en passant par la caisse enregistreuse et la chaîne de montage, toujours les mêmes gestes aliénants. Ainsi, la grève nous renvoie à la constellation, à la nouveauté, à devoir comprendre sans cesse ce qui nous entoure et prendre position et ne pas refaire, surtout ne pas rater les mêmes occasions que par le passé et aussi expérimenter, essayer, tomber, rigoler comme les enfants. Quoi faire pour ne pas perdre le temps que nous avons choisi de prendre, en recommençant sans nous en rendre compte à travailler ? Le travail nous renvoie à ce qui nous manque, à ce qui se répète sans cesse même quand ça change, à lisser sa réputation, à ne pas faire des erreurs, surtout ne pas faire d'erreurs. Ne pas perdre le travail c'est le reproduire sans cesse, et améliorer son efficacité. Oh et puis ne pas oublier de se divertir de lui, faire autre chose pour l'oublier, oublier surtout le travail. On voudrait juste pouvoir l'oublier. La grève, elle, on voudrait s'en rappeler et la faire durer toute notre vie.

Se voir, c'est constater à chaque fois que nous sommes mortel.les. La grève, c'est une façon de prendre acte de cela *collectivement*, en défiant un destin sinistre offert par des gens qui veulent nous faire croire que nous sommes déjà mort.es. Je peux saisir pourquoi certain.es en sont terrorisé.es. Mais prendre acte de la mort n'est jamais un geste entier avant de l'être. Y'a un tas de trésors à découvrir avant. Vraiment un tas.

Voilà pourquoi faire surgir de nouveaux désirs pour trouver la force, à tout moment, de tenter de détruire ce monde et de le faire avec d'autres, jusque dans nos ébats. Parce que dès qu'en nous meurt un désir, lorsque la réalité ne s'y conforme pas, et ça arrive toujours, nous sommes mutilé.es. C'est très grave, nous pouvons en mourir ou devenir fou, ou attraper la peur et être incapables d'intimité, de complicité, de camaraderie, de rigolade. C'est une des énormes différences que nous avons avec les batteries que nous fabriquons. Trouver de nouvelles sources est primordial dans ces moments où notre volonté révolutionnaire se joue.

Et si la fin de la grève nous donne envie de pleurer, c'est bien parce que nous savons que ce sera plus difficile sans elle. Et nous pleurons parce que nous regrettons de ne pas avoir fait plus et mieux pour la faire grandir. Et nous écrivons pour comprendre ce qui a bien pu se passer, pour décortiquer nos erreurs. Pour nous rappeler que nous avons eu peur de notre propre intensité, parce qu'elle peut nous mener en tôle ou nous faire chier pour une vie, la seule que nous n'aurons jamais et ce fait devrait nous la montrer comme sans importance en regard d'elle-même, devrait nous la remettre au même endroit que les étoiles dans notre cœur, comme ayant de l'importance en regard de tous les autres astres qui gravitent sur cette planète.

Nous sommes divisibles, manipulables et gouvernables, jusqu'à ce que ce que nous assumions pleinement notre rôle interstellaire d'individu.es né.es et mort.es sur cette planète de rien du tout. Quand nous pourrions parler et dire cela sans devoir nous réclamer d'un quelconque droit artistique ou philosophique de dire le désir et la mort et la bêtise de la loi et de l'ordre, là nous serons en train de révolutionner le monde. Quand nous serons cent milles à nous masquer le visage devant l'ennemi et que nous sentirons notre force ainsi décuplée, peut-être à ce moment aurons-nous le courage de l'abattre et ainsi mutiler une partie de nous qui ne reviendra jamais.

Andréann C.